

***La loi du Nord* de Maurice Constantin-Weyer:
l'aventure, l'amour, la mort**

par

Robert Viau

University of New Brunswick
Fredericton (Nouveau-Brunswick)

RÉSUMÉ

Maurice Constantin-Weyer est l'un des plus grands écrivains de l'Ouest canadien, pourtant son nom est rarement mentionné lors de colloques et dans les ouvrages critiques. Dans cet article, l'auteur revient sur *Telle qu'elle était en son vivant*, une œuvre qui se déroule dans les Rocheuses et qui a connu un grand succès. Dans ce roman, les thèmes weyeriens de la lutte contre la nature, de la fraternité et de l'amour sont de nouveau abordés, mais la loi du Nord n'est pas celle des villes, et seuls survivront aux rigueurs de l'hiver et aux pièges de la montagne ceux qui feront preuve d'une force physique et morale hors du commun. L'auteur propose donc de se replonger dans cette œuvre maîtresse de Constantin-Weyer, où l'héroïsme et le surpassement de soi demeurent des valeurs essentielles de l'homme de l'Ouest.

ABSTRACT

Although Maurice Constantin-Weyer is one of the greatest writers in Western Canada, his name rarely appears at conferences or in critical works. This article revisits *Telle qu'elle était en son vivant*, a highly successful novel set in the Rockies. In this work, Weyer's themes of man against nature, brotherhood and love are re-examined. The laws of the North are not those of cities, and only those possessing extraordinary physical and moral strength can survive the rigours of winter and the treachery of the mountains. The article re-examines this key work by Constantin-Weyer, where heroism and self-transcendence remain essential values characterizing the Westerner.

«[...] notre vie consiste à nous battre quotidiennement contre une nature hostile. Nous sommes perpétuellement vaincus, et nous avons envie de nous coucher par terre, – ou, plus exactement sur la neige – pour mourir. Mais, à ce moment, quelque chose en nous crie de nous redresser et de recommencer le combat. Nous sommes [...] des hommes qui mourrons debout, mais qui savons que nous mourrons. Notre longue piste est pleine d'ossements blanchis.»
(Constantin-Weyer, 1936, p. 45)

Alors que l'hiver impose son rythme et que le vent de l'ouest s'élève en bourrasque, je retourne en pensée à Brandon, au Manitoba, où j'ai obtenu mon premier poste universitaire. Dans ces plaines trop vastes qui se déploient sous un ciel sans merci, deux attitudes sont possibles: se terrer ou affronter les éléments. Alors que la majorité préfère hiberner, quelques rares individus choisissent de combattre la démesure par la démesure, au risque de disparaître dans un désert de glace. Les romans de Maurice Constantin-Weyer racontent la vie, et la mort, de ces aventuriers qui ont tourné le dos à la civilisation, dévorés par l'*hubris*, afin de découvrir ce que signifie affronter ce qui est plus grand que soi et, si possible, lui imposer sa volonté et sa force. En feuilletant *Telle qu'elle était en son vivant* (Constantin-Weyer, 1936), une œuvre qui m'était inconnue, j'ai retrouvé ces descriptions brûlantes, passionnées, de la lutte pour la survie en un milieu inhumain. C'est par ces pages que Constantin-Weyer a pris sur nous aujourd'hui plus qu'aucun romancier de son temps. Son œuvre mérite d'être mieux connue, et *Telle qu'elle était en son vivant*, d'avoir un article qui en révèle la tragique beauté.

CONSTANTIN-WEYER

Constantin-Weyer (1881-1964) est l'un de ces Français qui ont immigré au Canada au tournant du XX^e siècle, attirés par le mirage du pays neuf. Tout comme ses compatriotes Louis Hémon et Georges Bugnet, il a été ensorcelé par la nature canadienne. En 1903, à Saint-Claude, au Manitoba, il a dû se trouver bien loin de Bourbonne-les-Bains, son village natal de Haute-Marne. Afin de gagner sa vie, Constantin-Weyer se fait fermier, cowboy, bûcheron, trappeur, arpenteur, agent des terres et marchand de chevaux et de fourrures. Père de famille, il est solidement implanté au Canada. Cependant, en 1914, il ne peut rester indifférent à l'invasion de son pays

d'origine. Constantin-Weyer rentre en France pour ne plus jamais revenir dans les Prairies. Mais ce Français *redux* a été marqué par son séjour dans les Prairies; l'Assiniboine, le Manitoba, l'Ouest canadien et le Grand Nord hantent ses souvenirs:

Combien de fois, pendant les soirs d'hiver, tandis que la neige fouaillait les vitres, et qu'un vent glacé s'infiltrait sous la porte, ai-je fumé silencieusement, au coin du feu, laissant mon imagination rêver à l'hiver sans fin qui fut, et qui sera sans doute encore? [...] (Constantin-Weyer, 1924, p. 73)

Là-bas, outre-océan, il est un coin de pays que je ne verrai jamais plus. [...] La forêt a dû reprendre ce que je lui avais gagné.

Il doit y avoir des arbres jeunes et pleins d'illusions. Et puis, dans l'ombre, une maison morte (Constantin-Weyer, 1924, p. 134).

Dans les années vingt, ce grand blessé de guerre se meut avec difficulté, mais si le corps peine, l'esprit refuse de s'avouer vaincu. Dans une série de romans, Constantin-Weyer puise dans ses souvenirs et crée un univers où l'homme libre exerce sa puissance dans un Ouest canadien non souillé par la civilisation, dans une prairie non «deshonorée, de place en place, par le chancre des cultures» (p. 11)¹. Il redonne vie à ces espaces dont il est désormais privé par ses blessures et l'éloignement. Cette œuvre importante comprend une cinquantaine de titres dont plusieurs se déroulent au Canada: *Vers l'Ouest* (1921), *Manitoba* (1924), *La bourrasque* (1925), *Cinq éclats de silex* (1927), *Clairière* (1929), *Napoléon* (1931) et ce chef-d'œuvre qui mérita à son auteur le prix Goncourt: *Un homme se penche sur son passé* (1928). À partir d'*Un sourire dans la tempête* (1934) et de *Telle qu'elle était en son vivant* (1936) s'opère un changement dans la thématique «weyerienne»: le lieu de l'intrigue se déplace des Prairies vers le Grand Nord, et la lutte de deux hommes s'étend à trois ou quatre rivaux qui tentent de se surpasser mutuellement en héroïsme et en volonté de vaincre.

LES PERSONNAGES

Parmi ces derniers romans, *Telle qu'elle était en son vivant* est une des œuvres les plus connues et les plus représentatives. Dans ce roman, Louis Walferdin entreprend

un voyage, comme il le fait à chaque année, à la «conquête» (p. 10) de précieuses fourrures dans les «terres du silence» du Grand Nord. Il ne s'agit pas ici d'un voyage mercantile où l'homme vénal marchande âprement afin de grappiller quelques pièces sonnantes et trébuchantes auprès d'autochtones indigents et misérables. Dans l'univers de Constantin-Weyer, il y a les hommes ordinaires, médiocres et sans idéaux, et il y a les autres, ceux qui «tourne[nt] le dos à la civilisation, c'est-à-dire à la haine, à la médisance, à la mauvaise foi» (p. 11) afin de se mesurer aux forces de la nature. Louis est le frère jumeau de Monge d'*Un homme se penche sur son passé*. Comme lui, il peut s'exclamer:

[...] Mais mes rêves, mes rêves de fils de la race franque, étaient des rêves d'action. Agir! agir! agir! me remuer beaucoup! Accepter les risques pour le plaisir d'en triompher! Donner parce que je me sentais capable de produire! Bref, me prouver de toutes les façons que j'étais un homme vivant, véritablement vivant! c'était, je crois, la caractéristique de mon tempérament [...]
(Constantin-Weyer, 1928, p. 154)

Louis voyage constamment; il cherche l'aventure; il est libre de réaliser son destin comme il l'entend. En revanche, la liberté et la vie errante qu'il se donne et qu'il exerce dans le Grand Nord comportent nécessairement une part de risque. Dans ce milieu inhospitalier, où les conditions de vie sont difficiles, il doit lutter quotidiennement pour sa survie, contre les forces de la nature. Dans cette lutte disproportionnée, l'homme joue sa vie et n'en sort pas toujours vainqueur: «Et, parfois, un de ces petits tas d'ossements qui jalonnent la longue piste du Nord nous rappelait que, dans ce duel, les chances n'étaient pas toujours de notre côté» (p. 11).

Louis Walferdin refuse de gratter la terre ou du papier, de s'enraciner au sol ou dans un bureau. Semblable en cela à François Paradis ou à Menaud, il est toujours prêt à s'évader vers le libre pays «dès que le vent du Nord venait lui verser au cœur les paroles magiques et les philtres embaumés» (Savard, 1982, p. 23). Que représentent ces nouveaux Pays-d'en-Haut sinon les grandes chasses et les prodigieuses randonnées. Tout cela exhale «l'haleine des pays neufs, un je ne sais quoi de sain, de jeune, de viril, de mystérieux» (Savard, 1982, p. 65). Louis n'atteint sa vérité, le sentiment de naître à la

vie et de s'accomplir, que dans les espaces extérieurs. Emporté par le tourment du bois et la loi mystérieuse du sang, il retourne dans ce Nord où il doit donner le meilleur de lui-même, faire preuve de hardiesse au milieu des périls, d'endurance à la misère et d'ingéniosité dans tous les besoins. Louis s'est façonné une âme éprise de liberté, à la mesure des grands espaces, et il affiche un orgueil de caste et du mépris pour le sédentaire et le citadin au corps affaissé: «[...] la vie des villes avait, à mes yeux, quelque chose de bas et de méprisable» (p. 91).

Un deuxième homme, Robert Shaw, est un millionnaire excentrique qui a employé ses revenus à protéger les lettres, les arts et les sciences, mais qui a toujours refusé de fonder des hôpitaux et d'«hospitaliser des hommes qui n'ont voulu ni travailler, ni épargner» (p. 16). Il a été interné après avoir éliminé froidement, en tirant un coup de pistolet, l'amant de son épouse, un «danseur mondain, qui vivait des femmes» (p. 17). Shaw est jugé fou, ce qui en fait n'est qu'un prétexte de son avocat afin d'épargner à son client la chaise électrique. S'étant évadé de l'asile grâce au concours de l'institutrice française de ses enfants, il fuit au Canada où il se fait passer pour un cinéaste qui veut tourner un documentaire sur les peuples du Nord. Afin de parvenir à ses fins, il embauche Walferdin à titre de guide.

Enfin, un troisième homme, le caporal Dalrymple de la police royale du Nord-Ouest (la R.M.P.N.W.) est en poste au fort Chamberlain, dans le Grand Nord canadien. Dal représente la Loi inflexible qui ne lâche jamais sa proie. Fidèle à la devise de la Police royale, il accomplira sa mission et arrêtera les malfaiteurs ou il mourra à la tâche:

[...] Dal représentait la loi, et la force, sans laquelle il n'y a pas de loi, parce qu'il représentait l'honneur, sans lequel la force n'est pas au service la loi. Tout cela formait une entité vénérable devant laquelle je n'avais pas envie de sourire... Pas du tout! (Constantin-Weyer, 1936, p. 71)

Quelque peu naïf, mais intransigeant sur les questions de devoir et d'honneur, Dal est en quelque sorte le vice-roi d'un territoire de quelques centaines de kilomètres carrés de nature hostile.

Ce qui unit le trappeur français, le millionnaire américain et le gendarme britannique est l'attrait qu'ils éprouvent tous pour une jeune femme, Jacqueline Bert. Elle a aidé Robert à fuir et elle a séduit Louis et Dal. Cette femme qui se moque du qu'en dira-t-on et qui n'hésite pas, comme eux, à affronter le Grand Nord les fascine, d'autant plus que «[l]es femmes sont, dans le Nord, des bijoux rares et précieux, et surtout les femmes blanches!» (p. 68). Tous redoublent de courtoisie et de délicatesse afin de mériter l'amour de cette femme incomparable, si différente des autres.

CRITIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Ces quatre personnages forment une élite de cœur et d'esprit qui s'oppose aux masses populaires. Dans les romans de Constantin-Weyer, l'homme est fait pour lutter, et ceux qui ne risquent pas leur vie sont des êtres dénaturés. «[L]'odeur du sang est toujours une volupté», rappelle le narrateur, et les pauvres gens qui refusent le combat, à défaut de sang, «reniflent volontiers la boue!» (p. 11). Ces faibles se repaissent de ces journaux à sensation qui étalent sur trois ou quatre colonnes des faits divers qui baignent dans le sang. «[L]e cigare à la bouche, la chaise renversée en arrière, les semelles gibbeuses étalées à l'appui de la fenêtre du club ou du fumoir de l'hôtel» (p. 14), ils lisent ces reportages faits en grande série et invectivent ceux qui ont osé se démarquer et qui ont perdu, ces «lion[s] broyé[s] par le destin» (p. 15) à qui ils décochent des coups de pieds, tel l'âne de la fable. Les héros de Constantin-Weyer n'ont que faire de ces représentants d'une société hypocrite et mesquine.

Le coup d'œil du narrateur français sur les Anglo-Saxons d'Amérique est vitriolique. Ces derniers prétendent être voués uniquement au progrès matériel et ne jamais perdre de temps, pourtant leurs journaux publient de sottes billevesées et font étalage de renseignements «qui semblent sans importance à un Européen moyen» (p. 13). Ils dînent de bonne heure, dégustent «les fadeurs glacées d'un sundae ou d'un ice-cream soda» (p. 38) et arrosent leurs tartes aux pommes d'un peu de crème fraîche, «de quoi faire dresser les cheveux sur la tête de maints gourmands français!» (p. 29). Leur cinéma est un spectacle où «l'acrobatie se combin[e] avec

l'in vraisemblance pour former un spectacle vraiment barbare» (p. 43).

En Amérique, la Bible est évoquée dès qu'un individu soulève «un coin de ce voile protecteur des turpitudes secrètes» (p. 22) dont raffolent ces hypocrites. Mais peut-il en être autrement dans un pays où l'on peut lire dans tous les bureaux:

Le temps est de l'argent, ne remettez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui. Votre temps est précieux, le mien aussi. Ne gaspillez pas votre vie à des détails inutiles. Fréquentez l'école du soir afin d'apprendre à penser...
(Constantin-Weyer, 1936, p. 14)

Ce sont des formules creuses, comme le souligne le narrateur, qui donnent à l'Amérique «l'illusion du génie et de l'activité, et qu'elle impose au monde, moins peut-être par le bluff que par la force toute-puissante de l'ignorance!» (p. 15). Enfin, dans ce continent où l'on ne comprend que les chiffres et les statistiques, «tout est à vendre, les consciences aussi bien que le reste» (p. 195). En revanche, le narrateur doit bien l'avouer, beaucoup d'Américains et de Canadiens anglais considèrent les Français «comme une race intermédiaire entre l'homme, représenté principalement par les Anglo-Saxons, et le nègre» (p. 33).

Mais dans cette œuvre, tout est une question de méridien: plus on s'élève vers le Nord, plus l'homme est supérieur. Comme le souligne Robert, «[c]e pays [le Nord] ne peut être compris que par une aristocratie, par les gens qui y vivent. Eux seuls ont dépouillé suffisamment la guenille de la civilisation pour en être dignes» (p. 150-151). Le Nord et la vie primitive et rude sont une école d'énergie qui accentue l'opposition entre les affaiblis de la civilisation et les surhommes de la nature.

L'AMOUR

Robert, Louis et Dal ont fréquenté des femmes plus ou moins dignes d'estime, ayant souvent une morale douteuse. Robert a connu déceptions et désillusions, car son épouse lui a préféré un gigolo capricieux. Louis a eu la faiblesse de courtiser tour à tour les soubrettes Betsy, Patricia, Maud et Edith, à chacun de ses passages à Edmonton. Homme frustré,

il avoue qu'il n'hésiterait pas à employer la force pour satisfaire ses besoins:

[...] cette solution [...] serait peut-être la plus sage et la plus humaine. Car si Jacqueline a une âme, ce que je sais, et d'abondance, et ce qu'elle sait aussi, je pourrais l'étonner en lui montrant qu'elle a aussi un corps, qu'elle ignore encore...

Mais écartons – pour le moment du moins – la conquête brutale de la joie [...] (Constantin-Weyer, 1936, p. 145-146)

Dal écarquille les yeux lorsqu'il reconnaît, sous l'accoutrement de fourrures, une femme. Comme le souligne Louis, «dans un pays sans femmes, un homme tombe éperdument amoureux de toute femme qui passe» (p. 68). Ces hommes ont aimé, se sont imaginé avoir trouvé l'amour, mais n'ont trop souvent «étréint qu'un fantôme» (p. 91).

Tous les trois sont à la recherche d'une femme différente de celles qu'ils ont connues. Ils poursuivent «un idéal» et se considèrent «assez heureux pour le trouver» (p. 91) en la personne de Jacqueline Bert. Robert aime passionnément Jacqueline qui a tout risqué pour lui. Louis a ressenti de l'amour pour cette femme dès qu'il l'a entrevue dans le train. Dal avoue qu'elle l'a «ensorcelé» (p. 234). L'amour dans ce récit, malgré les commentaires lubriques de Louis, s'apparente à de l'amour courtois. L'amant ne cherche guère à se faire aimer. Il accepte d'aimer en silence ou au moins sans espoir. Dans ce cas, il s'agit de mériter la reconnaissance de la dame par des actes de bravoure. Robert, Louis et Dal vont rivaliser d'élégance, de courage, voire même de folies, pour cette «admirable fille» (p. 89) à qui ils vouent du respect. Ces passions blanches peuvent sembler irréelles et naïves, mais cette admiration distante donne aux personnages une raison de se surpasser. Il s'agit pour eux de mettre à l'épreuve leur amour en défiant la nature.

La traversée des Rocheuses représente pour les personnages un défi de taille. Si Louis connaît la prairie², il est obligé de reconnaître que «la montagne est un temple. On s'y sent respectueux» (p. 151). Bien qu'il soit ardent à affronter ces murailles de roche et de glace, il se sent écrasé par la montagne. De plus, les climats de la haute montagne sont capricieux, et les sommets «sont hantés par le brouillard et par

le nuage qui sont, à tout prendre, des suaires à envelopper les cadavres» (p. 155). Les Rocheuses servent à la dramatisation de la fiction, à la mise en scène du combat pour la vie, car ce désert de roche et de neige est un lieu de mort et, en même temps, un lieu de terrible beauté, celui des splendeurs du froid et des hautes altitudes, qui n'ont guère d'égaux. Dans ce décor inhumain, les personnages doivent se montrer surhumains s'ils veulent survivre.

Lors de leur ascension de la montagne, Louis décrit le glacier qu'ils doivent vaincre comme un dragon :

[...] Au lieu d'avoir l'aspect trop habituel de reptile monstrueux, mais couvert de plaies et de poussière, il donnait une idée de pureté forte et belle. Si c'était un reptile, il appartenait à la classe de ces fabuleux dragons, gardiens de quelque paradis [...] (Constantin-Weyer, 1936, p. 160)

Si le glacier est comparé à un dragon, le prolongement d'une arête est une «vertèbre» qui fait partie de «l'ossature de la montagne» (p. 159) défendu par une «haute défense de séracs» (p. 160). Les énormes aiguilles rocheuses, «dentelées comme des cathédrales, élevaient vers le ciel on ne sait qu'elle prière de damnés» (p. 161). Un vocabulaire à la fois moyenâgeux et féérique émaille les passages du roman qui portent sur l'escalade de la montagne: «muraille rocheuse» (p. 155), «suaires» (p. 155), «le géant tomba» (p. 157), «haute défense de séracs» (p. 160), «reptile monstrueux» (p. 160), «fabuleux dragons» (p. 160), «cathédrales» (p. 161), «jet de flammes» (p. 166), «sombres abîmes» (p. 166), «une longue bannière de nuages» (p. 166), «cathédrales gothiques [...] comme incendiés» (p. 167), «monstres les plus divers» (p. 167), «fortifications» (p. 169) et «corniche» (p. 171).

Face à ce dragon, les chevaliers en lice vont se surpasser pour leur dame. D'ailleurs, aucun d'entre eux n'est assuré de vaincre l'épreuve ni de remporter le cœur de Jacqueline. Robert, dans un élan chevaleresque, avoue que «si elle aimait un autre que moi [...] je m'inclinerais» (p. 91). Dal veut qu'elle soit heureuse et se demande «à quoi sert d'être jaloux [...] Mieux vaut aider le bonheur de qui l'on aime» (p. 235). Il sont donc trois hommes, trois hommes énergiques et résolus, amoureux de la même femme qui lui «font [la] cour» (p. 208) au milieu des déserts du Nord.

LA LUTTE

Bien que la prairie soit à peu près praticable, quoique non sans danger, les Rocheuses sont «le pays de l'épouvante et de la mort» (p. 77). C'est la montagne avec ses précipices, ses glaciers, ses avalanches, ses murailles à pic et ses cols infranchissables. C'est un pays «qui effraie les Indiens eux-mêmes et dont les bêtes sauvages ne voudraient pas» (p. 76). Et pourtant, les fugitifs doivent traverser les Rocheuses et rejoindre les ports de la Colombie-Britannique pour échapper à la justice. Ils acceptent ce défi avec témérité, avec une légèreté déconcertante, n'ayant «aucune idée de la configuration du terrain» (p. 87).

Certes, pour Robert, il s'agit de fuir la justice et pour Dal, de la faire régner, mais pour Louis, la traversée des Rocheuses présente un autre défi. S'il a quitté la France, c'est qu'il croit beaucoup à «la gloire du courage» (p. 92), à la fois physique et moral. Affronter la mort est pour lui la seule façon de vivre pleinement, de mesurer ce qu'il vaut:

[...] Depuis que je suis ici, que je mène cette vie rude dont vous parliez, j'ai appris que l'homme ne se pèse et ne s'évalue que quand la mort fait poids dans l'autre balance... Devant un danger, je sais exactement ce que je vauz et si je suis en état de grâce... [...] (Constantin-Weyer, 1936, p. 92)

Lors de l'ascension de la montagne, les connaissances de Robert sont mises à rude épreuve, mais le trio croit réussir à survivre aux éléments par la force de sa volonté:

[...] Nous étions à un instant de volonté farouche. Nous sentions la liberté venir à nous. Il suffisait, pour mettre notre main dans la sienne, que nous fissions un suprême effort. Et rien n'aurait pu nous arrêter, ni la nature, ni l'homme (Constantin-Weyer, 1936, p. 180).

Il s'agit ici d'imposer sa volonté aux bêtes et à la montagne, et les fugitifs ne doutent pas de le faire. À mesure qu'ils s'enfoncent dans les montagnes, Jacqueline et son compatriote s'éprennent l'un de l'autre³, mais la jeune fille, bien qu'elle ait avoué son amour pour Louis, ne lui donne aucun espoir. Même s'ils arrivent à sortir vivants de leur terrible voyage, elle n'abandonnera jamais Shaw, qui a besoin d'elle. À la suite d'un véritable coup de théâtre, Dal arrête les fugitifs. Épuisé et

sans vivres, le caporal est davantage secouru que défié par ses prisonniers. La loi du Nord n'est pas celle des villes, et prisonniers et geôlier sont obligés de s'entraider pour ne pas succomber à la faim et aux rigueurs du climat: «Il faut avoir passé par les mêmes épreuves physiques que nous pour savoir qu'à un certain degré de misère, rien n'existe plus que la nourriture» (p. 201).

LA LOI DU NORD

Dans les terres du Nord, les gens dont c'est le métier de s'affronter à la nature sont peu enclins au respect intégral de la loi. Louis considère la conduite de Robert et de Jacqueline toute normale. Il absout le crime passionnel, applaudit à l'évasion et s'indigne des propos de ceux qui se permettent de juger les fugitifs. En cavale, il n'hésiterait pas à abattre Dal et à risquer la potence: «C'est étonnant comme l'homme s'adapte vite aux pires climats moraux, dit-il. Je m'accoutumai à la chute de la Loi, un peu comme un soldat s'accoutume à la chute des obus» (p. 103).

Il faut dire que nous sommes loin de cet «appareil légal, fonctionnant au sein de l'abondance» (p. 201). Le Nord a ses propres règles basées sur l'honneur et la nécessité de survivre aux éléments. Louis aurait pu abattre Dal d'un coup de revolver, mais il ne le fait pas. Robert et Jacqueline n'auraient eu qu'à refuser de donner leur parole et à entamer une course de vitesse avec Dal qui, réduit à un état de fatigue extrême, n'aurait pu les rattraper, mais ils demeurent ses prisonniers. Dal aurait pu les désarmer, mais il leur laisse leurs armes et leur permet de chasser par eux-mêmes dans les montagnes. Le geôlier doit la vie à l'humanité des prisonniers dont il a la charge, et ceux-ci ne tentent pas de profiter de la situation, car ils refusent d'être responsables de la mort d'un homme qu'ils estiment. Peu après, Robert, Louis et Jacqueline retrouvent Dal, tombé dans une crevasse de glacier, et le sauvent d'une mort certaine.

Le caporal de la R.M.P.N.W. survit aux pièges de la montagne grâce à ses prisonniers, mais pour Dal cela n'est pas une raison suffisante pour libérer des criminels et renier ses convictions. L'amour présente un plus grand obstacle; Dal est déchiré entre le devoir et l'amour. Louis note que «[l']amour

donnait [à Dal] d'étonnantes trouvailles casuistiques» (p. 239). Ainsi, le policier leur explique comment acheter les détectives en civil qui vont les accompagner vers la ville et il leur raconte les mille trucs dont usent les malfaiteurs pour se maquiller et pour faire perdre leur trace. Certes, il ne s'agit pas, comme le souligne Dal, de «complicité flagrante» (p. 239), mais de simple badinage d'amis sur la corruption et l'évasion. Après une période de repos, le policier et ses prisonniers entreprennent le voyage de retour au fort Chamberlain.

C'est alors que survient un autre coup de théâtre: Jacqueline, affaiblie, s'effondre. Vidée de sang et de force nerveuse, épuisée par la tentative ratée d'escalader les Rocheuses, l'esprit anéanti par l'arrivée inopinée de Dal et cette marche vers la prison, Jacqueline, pâle et décharnée, ne vit plus que «par l'extraordinaire intensité du regard» (p. 249). Mais en fait, s'agit-il vraiment d'un coup de théâtre? Dans l'univers de Constantin-Weyer, à mesure que l'être humain progresse dans le Grand Nord, il doit se soumettre aux diktats de la nature. Ces règles sont simples mais difficiles à suivre dans l'univers dépouillé du Nord. Les besoins habituels de la survie prédominent: marcher, manger, dormir. Les plus forts sont éprouvés continuellement, et les faibles, tôt ou tard, sont éliminés. La sélection naturelle se fait: Jacqueline succombe à la loi du Nord.

La mort rôde autour de la femme, comme les loups autour de l'animal blessé. Au péril de sa vie, Dal brûle les étapes et ramène médicaments et nourriture, mais en vain. Malade, Jacqueline avoue à Louis qu'elle l'aime, mais qu'elle aurait été obligée de le faire souffrir à cause de Robert. Elle demande à Louis de la laisser mourir dans les bras de Robert afin qu'il croie que sa dernière pensée est pour lui. Jacqueline meurt peu après, entourée de ceux qui l'ont admirée et aimée. Une tombe est creusée. Louis sculpte sur une pierre un lys, symbole de la pureté et de la France, et l'épithaphe: «Telle qu'elle était en son vivant». Enfin, Dal avait promis à la moribonde de ne pas livrer Robert, mais celui-ci n'accepte pas le sacrifice du policier. Ayant perdu sa raison de vivre, il lui est indifférent de retourner dans une «maison de fous». Le roman se termine par ces mots: «Et nous demeurâmes là, trois hommes silencieux, la gorge serrée, et qui n'osaient pas se regarder les uns les autres» (p. 254).

CONCLUSION

N'ayant pas franchi la muraille des Rocheuses, n'ayant pas vaincu le «dragon», les hommes n'ont pas réussi l'épreuve au bout de laquelle ils espéraient recevoir leur récompense: la dame de leur rêve. Mais la mort de Jacqueline permet aussi à l'auteur d'esquiver la résolution du conflit amoureux, tout comme la mort de Baby Lucy, dans *Un homme se penche sur son passé*, met fin de façon abrupte au désir de vengeance de Monge. Dans les toutes dernières pages du roman, la mort affirme sa supériorité, enlève l'objet de désir des hommes et transforme un être vivant en «un de ces petits tas d'ossements qui jalonnent la longue piste du Nord» (p. 11). Cette mort, les hommes ne l'ont pas voulue, mais ils l'ont indirectement provoquée par leur marche éperdue dans les solitudes glacées. Ils contemplent alors leur victoire: une tombe, la fin d'un rêve et la suprématie de la terrible Loi du Nord.

L'intrigue des romans de Constantin-Weyer n'est jamais compliquée. Certes, dans *Telle qu'elle était en son vivant*, nous passons de l'éternel triangle au carré: trois hommes amoureux de la même femme. Mais l'intérêt du livre réside surtout dans cette intense évocation du Grand Nord et des Rocheuses. Le cadre tient autant de place que l'intrigue proprement dite, les deux étant d'ailleurs inséparables. Le roman se veut l'éloge de la volonté humaine dans sa tentative de vaincre un col infranchissable. Dans ce combat, la nature, ce «monstre aux griffes rougies de sang» (Constantin-Weyer, 1928, p. 63), soumet les êtres humains à une lutte quotidienne pour la survie et se montre sans pitié pour les faibles. Les plus belles pages de Constantin-Weyer décrivent ce combat pour la vie. Dans un pays sauvage où soufflent de mortelles bourrasques, l'homme n'atteint sa vérité, le sentiment de naître à la vie et de s'accomplir, qu'en se mesurant aux éléments déchaînés et à lui-même. La victoire de l'homme contre cet obstacle entraîne d'habitude comme récompense la possession d'une femme⁴. Ce n'est pas le cas pour *Telle qu'elle était en son vivant*. Le roman y gagne car il s'humanise davantage et acquiert, dans les dernières pages, une valeur tragique qui manque aux autres œuvres.

Comment expliquer cette obsession avec la mort? cette lutte de tous les jours contre ce qui est plus grand que soi?

Certes, Constantin-Weyer a vécu un certain nombre des expériences décrites dans ce roman pendant la décennie qu'il a passée dans les Prairies: hivers rigoureux, blizzards, la vie difficile du colon, les excursions dans la forêt. Mais il y a aussi la guerre. Après quatre ans sur les champs de carnage européens, Constantin-Weyer, qui a reçu cinquante-trois blessures et qui est parti du rang de volontaire pour devenir capitaine, a vu agir la mort et il lui fait une part importante dans ses ouvrages. Pataugeant dans la boue, sous les bombardements et les rafales de mitrailleuses, s'attendant à tout instant à une fin tragique ou passant les moments d'accalmie à enterrer les morts, Constantin-Weyer a connu l'horreur et il puisera dans ses souvenirs pour décrire la mort de ses personnages.

On retrouve aussi dans ce roman l'esprit primitif et sauvage des soldats dans les tranchées qui méprisent les planqués, ces «civilisés» qui profitent des charmes de la société alors qu'eux, ils affrontent chaque jour la mort. De même, que représentent les femmes pour ces soldats sinon des créatures vénales ou des épouses qui «s'oublient» en l'absence de leur mari. L'épouse canadienne de Constantin-Weyer n'attendra pas son retour, mais celui-ci, pendant un séjour à l'hôpital, rencontrera celle qui deviendra sa compagne et dont il ajoute le nom au sien⁵. Dans *Telle qu'elle était en son vivant*, la femme de Robert Shaw oubliera son époux auprès d'un gigolo et celui-ci connaîtra la femme idéale en la personne de Jacqueline Bert. Il faut souligner que, dans ce roman, à la différence des œuvres antérieures, la femme n'est pas inconstante et volage, mais une compagne de voyage qui affronte les épreuves avec les hommes. De même, les hommes, dans les romans de Constantin-Weyer, se livrent souvent une lutte à mort dont la femme est l'enjeu, celle-ci attendant avec impatience le bon vouloir du vainqueur. Au contraire, dans *Telle qu'elle était en son vivant*, c'est Jacqueline qui décide de ses amours et qui planifie sa propre mort en montrant à Louis comment il devra lui fermer les yeux et en lui indiquant où elle doit être ensevelie.

Comment expliquer le succès de l'œuvre de Constantin-Weyer⁶? Dans ses romans, l'auteur raconte à l'intention des lecteurs français des aventures qu'ils ne connaîtront jamais,

dans un pays exotique, inaccessible, où des personnages nietzschéens affirment leur volonté de puissance individuelle. Cette œuvre s'inscrit dans le cycle de ce que les critiques ont surnommé les «romans de la grandeur humaine» des années trente, dont les auteurs les plus connus sont des contemporains de Constantin-Weyer: Montherlant, Malraux et Saint-Exupéry. Nous pourrions reprendre pour le compte de Constantin-Weyer ce que Gide écrit dans sa «Préface» à *Vol de nuit*:

[...] Les faiblesses, les abandons, les déchéances de l'homme, nous les connaissons de reste et la littérature de nos jours n'est que trop habile à les dénoncer; mais ce surassement de soi qu'obtient la volonté tendue, c'est là surtout ce que nous avons surtout besoin qu'on nous montre (Saint-Exupéry, 1958, p. xii-xiii).

En un temps où l'héroïsme tend à disparaître de notre vocabulaire, il est bon de se replonger dans ces romans où l'homme se révèle quand il se mesure avec l'obstacle, quand il affronte des «dragons» et des crêtes couronnées de neiges éternelles au nom d'un sentiment qui le dépasse.

NOTES

1. Lorsqu'il n'y a que la pagination, la citation est tirée du roman *Telle qu'elle était en son vivant* (Constantin-Weyer, 1936).
2. Bien que Maurice Constantin-Weyer ait bien connu les Prairies, il n'a tout probablement jamais contempilé et encore moins escaladé les Rocheuses. En 1935, il part avec son épouse et ses enfants faire une excursion dans les Alpes et y découvre l'alpinisme. L'année suivante, il publie *La demoiselle de la mort*, un roman qui se déroule dans la haute montagne. Ce roman est paru peu avant *Telle qu'elle était en son vivant*.
3. Une telle déclaration d'amour ne surprend pas. Dans l'univers romanesque de Constantin-Weyer, les relations et mariages entre personnages d'ethnie différente sont voués à l'échec. Jacqueline ne peut aimer qu'un Français. Dans *Un homme se penche sur son passé*, Hannah, de sang celte, et Monge, un Français, se disputent et se séparent. Hannah part avec Archer, un homme de sa race.
4. Voir les dernières pages d'*Un sourire dans la tempête* (Constantin-Weyer, 1934).
5. Dame infirmière, Germaine Weyer reçut la Croix de guerre en 1919. Elle épousa Maurice Constantin le 14 septembre 1920 (Fauchon, 1988; Motut, 1987).

6. Le roman a aussi connu du succès au cinéma. Jacques Feyder a fait de *Telle qu'elle était en son vivant* un film sous le titre de *La loi du Nord*. L'adaptation a été réalisée par Alexandre Arnoux, et les principaux interprètes du film étaient Michèle Morgan, Charles Vanel et Pierre-Richard Willm. Bien que Feyder ait commencé à tourner le film en 1939, à Kiruna (Suède), au delà du cercle polaire, *La loi du Nord* ne sortira qu'après la guerre. Ce film est considéré comme un des classiques du cinéma français (Fauchon, 1988; Motut, 1987).

BIBLIOGRAPHIE

- CONSTANTIN-WEYER, Maurice (1921) *Vers l'Ouest*, Paris, La Renaissance du Livre, 251 p.
- _____ (1924) *Manitoba*, Paris, Rieder, 134 p.
- _____ (1925) *La bourrasque*, Paris, Rieder, 249 p.
- _____ (1927) *Cinq éclats de silex*, Paris, Rieder, 159 p.
- _____ (1928) *Un homme se penche sur son passé*, Paris, Rieder, 228 p.
- _____ (1929) *Clairière*, Paris, Librairie Stock (Delamain et Boutelleau), 253 p.
- _____ (1931) *Napoléon*, Paris, Rieder, 216 p.
- _____ (1934) *Un sourire dans la tempête*, Paris, Rieder, 241 p.
- _____ (1936) *Telle qu'elle était en son vivant*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 254 p.
- _____ (1936) *La demoiselle de la mort*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 253 p.
- FAUCHON, André (1988) *Hommage à Maurice Constantin-Weyer (1881-1964)*, Saint-Boniface, Collège universitaire de Saint-Boniface, 186 p.
- MOTUT, Roger (1987) *Maurice Constantin-Weyer: écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 189 p.
- SAINT-EXUPÉRY, Antoine de (1958) *Vol de nuit*, Paris, Gallimard, 171 p.
- SAVARD, Félix-Antoine (1982) *Menaud, maître-draveur*, Montréal, Fides, 237 p.

**BIBLIOGRAPHIE DES ROMANS «CANADIENS»
DE MAURICE CONSTANTIN-WEYER**

- Vers l'Ouest*, Paris, Renaissance du Livre, 1921, 251 p.
- Manitoba*, Paris, F. Rieder et cie, 1924, 137 p.
- La bourrasque*, Paris, F. Rieder et cie, 1925, 249 p.
- Cinq éclats de silex*, Paris, Éditions Rieder, 1927, 159 p.
- Cavelier de La Salle*, Paris, Éditions Rieder, 1927, 287 p.
- Un homme se penche sur son passé*, Paris, Éditions Rieder, 1928, 228 p.
- Clairière*, Paris, Stock, 1929, 253 p.
- Napoléon*, Paris, Éditions Rieder, 1931, 216 p.
- Du sang sur la neige*, Paris, À la Cité des Livres, 1931, 67 p.
- Champlain*, Paris, Librairie Plon, 1931, 240 p.
- Une corde sur l'abîme*, Paris, Éditions Rieder, 1933, 253 p.
- Un sourire dans la tempête*, Paris, Éditions Rieder, 1934, 243 p.
- Telle qu'elle était en son vivant*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1936, 254 p.
- Autour de l'épopée canadienne*, Paris, Librairie Floury, 1940, 240 p.
- La Vêrendrye*, Toulouse, Marcel Didier, 1941, 142 p.
- La chanson d'Ingrid*, Paris, Bernard Grasset, 1946, 364 p.
- Le bar de San Miguel*, Paris, Éditions R. Simon, 1946, 202 p.
- Avec plus ou moins de rire*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986, 175 p.

**BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CRITIQUES
PARUS DEPUIS 1980**

Pour la liste des ouvrages critiques parus avant 1980, voir Roger Motut (1987) et le compte rendu des romans de Constantin-Weyer dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*.

BEAULIEU, Richard (1989) «Le thème de la mort dans *Un homme se penche sur son passé*», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 1, p. 107-110.

COLLET, Paulette (1984) *Les romanciers français et le Canada (1842-1981): anthologie*, Sherbrooke, Naaman, 166 p.

_____ (1984) «Les Canadiens-français [sic] de l'Ouest selon les romanciers français (1900-1940)», dans MOCQUAIS, Pierre-Yves et al. (dir.) *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*, Regina, Centre d'études bilingues (University of Regina), p. 169-180. [Actes du troisième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, qui a eu lieu au Centre d'études bilingues, les 25 et 26 novembre 1983]

_____ (1985) «La Métisse dans les romans des Français», dans SAINT-PIERRE, Annette et RODRIGUEZ, Liliane (dir.) *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*, Winnipeg, Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (Collège universitaire de Saint-Boniface), p. 35-45. [Actes du quatrième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, qui a eu lieu au Collège universitaire de Saint-Boniface, les 23 et 24 novembre 1984]

_____ (1989) «Le drame du couple dans l'œuvre de Constantin-Weyer», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 1, p. 119-130.

_____ (1990) «Portrait de l'immigrant français dans l'Ouest et l'Est canadiens selon les romanciers français (1900-1940)», dans MOCQUAIS, Pierre-Yves (dir.) *L'Ouest canadien et l'Amérique française*, Regina, Centre d'études bilingues (University of Regina), p. 203-223. [Actes du huitième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, qui a eu lieu au Centre d'études bilingues, les 21 et 22 octobre 1988]

_____ (1991) «Voyageurs et sédentaires dans l'œuvre de Constantin-Weyer», dans QUENNEVILLE, Jean-Guy (dir.) *À la mesure du pays...*, Saskatoon, St. Thomas More College (University of Saskatchewan), p. 233-243. [Actes du onzième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, qui a eu lieu au St. Thomas College, les 12 et 13 octobre 1990]

- EYGUN, François-Xavier (1993) «L'autochtone dans l'œuvre de Maurice Constantin-Weyer: une vision contrastée», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 5, n° 1, p. 45-54.
- FAUCHON, André (1988) *Hommage à Maurice Constantin-Weyer (1881-1964)*, Saint-Boniface, Collège universitaire de Saint-Boniface, 186 p.
- _____ (1989) «Maurice Constantin-Weyer et son séjour au Manitoba (1904-1914)», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 1, p. 73-85.
- _____ (1991) «Quelques aspects géographiques de l'Ouest canadien dans l'œuvre de Maurice Constantin-Weyer: esquisse d'un projet de recherche», dans QUENNEVILLE, Jean-Guy (dir.) *À la mesure du pays...*, Saskatoon, St. Thomas More College (University of Saskatchewan), p. 203-217. [Actes du onzième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, qui a eu lieu au St. Thomas College, les 12 et 13 octobre 1990]
- GABOURY-DIALLO, Lise (1989) «Le mythe du Far West et du Grand Nord», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 1, p. 95-106
- GUYOT, Louis F. (1989) «La nature sauvage dans l'œuvre de Constantin-Weyer», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 1, p. 111-117.
- LAFONTAINE, Thérèse Evelyne (1983) «La leçon de la vie des bois, *Wilderness and Civilization in Constantin-Weyer's La Bourrasque*», *Canadian Literature*, n° 98, p. 49-57.
- LOISELLE, Donald Aldéric (1992) «Le portrait de l'indigène dans l'œuvre canadienne de Constantin-Weyer: fiction dans la fiction ou vérité fictive», dans ALLAIRE, Gratien et al. (dir.) *Après dix ans...: bilan et prospective*, Edmonton, Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean (University of Alberta), p. 49-61. [Actes du douzième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, qui a eu lieu à la Faculté Saint-Jean, les 17, 18 et 19 octobre 1991]
- MOTUT, Roger (1982) «Maurice Constantin-Weyer: quelques mises au point», dans SAINT-PIERRE, Annette (dir.) *L'état de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien*, Winnipeg, Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (Collège universitaire de Saint-Boniface), p. 27-38. [Actes du premier colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, qui a eu lieu au Collège universitaire de Saint-Boniface, les 20 et 21 novembre 1981]
- _____ (1987), *Maurice Constantin-Weyer: écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 189 p.

- _____ (1989) «Le prix Goncourt 1928», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 1, p. 87-93.
- O'CONNOR, John (1989) «Maurice Constantin-Weyer et Frederick Philip Grove: parallèles biographiques et littéraires», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 1, p. 131-144.
- PELLETIER, Manon (1998) «La pérennité du mythe du Nouveau Monde: de Maurice Constantin-Weyer à Bernard Clavel», *Francophonies d'Amérique*, n° 8, p. 99-111.
- SOKALSKI, Alexander (1991) «Brave new world, ou souvenirs du Manitoba et du Québec au début du siècle», dans QUENNEVILLE, Jean-Guy (dir.) *À la mesure du pays...*, Saskatoon, St. Thomas More College (University of Saskatchewan), p. 245-262. [Actes du onzième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, qui a eu lieu au St. Thomas College, les 12 et 13 octobre 1990]
- TESSIER, Jules (1996) «Mythe et ethnicité dans divers romans de Maurice Constantin-Weyer, inspirés par le Canada», dans CESBRON, Georges (dir.) *L'Ouest français et la francophonie nord-américaine*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, p. 325-343. [Actes du Colloque international de la francophonie qui a eu lieu à Angers du 26 au 29 mai 1994]
- VIAU, Robert (1989) «Discours révolutionnaire et discours romanesque: Louis Riel et les révoltes des Métis», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 2, p. 197-212.
- _____ (1991) «La mythification de l'espace dans *Un homme se penche sur son passé* de Maurice Constantin-Weyer», dans QUENNEVILLE, Jean-Guy (dir.) *À la mesure du pays...*, Saskatoon, St. Thomas More College (University of Saskatchewan), p. 219-231. [Actes du onzième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, qui a eu lieu au St. Thomas College, les 12 et 13 octobre 1990]
- _____ (1991) «Le combat pour la vie: les premiers romans "canadiens" de Maurice Constantin-Weyer», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 3, n° 2, p. 245-268.
- _____ (1992) *L'Ouest littéraire: visions d'ici et d'ailleurs*, Montréal, Méridien, 163 p.